

LES SUJETS DE GENRE

DANS LA PEINTURE DES VASES GRECS (1)

III

POUR achever le tableau de la société grecque du v^e siècle dans ses occupations familières, les céramistes nous présentent un des personnages les plus étrangers à la vie publique, mais non le moins important dans la vie de famille : c'est l'enfant. Comme la femme bourgeoise, l'enfant était à peu près absent de la peinture antérieure à Périclès. En dehors des représentations du jeune Ericthonios, fils de la Terre, du jeune Bacchus, et de quelques petits esclaves employés comme serviteurs dans les palestres, l'art semblait avoir négligé un des types les plus gracieux et les plus intéressants de l'humanité. Une fois entré dans l'observation de la réalité, il ne pouvait plus négliger cet élément de joie et de gaieté qui fournissait tant de sujets de compositions aimables, et, en effet, à la fin du v^e siècle, comme au début du iv^e, nous assistons à l'éclosion d'un nombre considérable de petits vases en forme de lécythes, d'arybelles et d'œnochoés, qui attestent la grande vogue dont cette création nouvelle jouit alors auprès du public. Nous en possédons une série assez riche dans notre salle du Louvre réservée aux produits trouvés en Grèce. On ne peut pas douter qu'ils appartiennent aux ateliers attiques et à la plus belle

(1) Leçon d'ouverture du « Cours de Céramique antique » (4^e année), fait par M. E. Pottier à l'École du Louvre. — Voir *l'Artiste* de janvier (1890, I, 34).

époque de fabrication. Le lustre noir des surfaces est d'un éclat magnifique, les traits au pinceau d'une finesse admirable. Quelques retouches blanches et de petites saillies dorées indiquent une évolution dans la technique des couleurs dont nous aurons à nous occuper en détail. Pour le moment je ne parlerai que des sujets.

Nous avons des renseignements nombreux sur l'enfance par les auteurs grecs. Plusieurs fois, ils ont été réunis et commentés dans les manuels classiques. Mais jusqu'à présent on avait négligé de rechercher si les monuments figurés n'apportaient pas des éclaircissements nouveaux dans la question. Je suis heureux de signaler un livre récemment paru, où l'on trouvera, avec une abondante étude sur les textes, toutes sortes de détails et de vues ingénieuses développées à l'aide des peintures de vases. Il a pour auteur M. Paul Girard, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, et il est intitulé : *L'éducation athénienne au V^e et au IV^e siècle avant J.-C.* (1889, Hachette). Cet ouvrage a été couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On ne saurait trop louer M. Girard d'avoir compris tout le parti qu'on pouvait tirer des œuvres d'art pour donner aux travaux d'érudition ce qui leur manque trop souvent, la vie et le mouvement, la forme sensible et concrète qui parle aux yeux en instruisant l'esprit. L'énumération d'une multitude de petits faits, si intéressants qu'ils soient, pêche toujours par une inévitable monotonie. Le lecteur se sent peu à peu submergé par les menues observations, les explications de passages grecs ou latins, les discussions sur les renseignements obscurs ou contradictoires. Quelques figures semées aux bons endroits lui apprennent cent fois mieux que toutes les exégèses érudites ce dont il est curieux. M. Girard a largement usé de ce procédé et son livre y a gagné singulièrement en clarté. Il suffit de faire la comparaison avec les laborieuses compilations des savants allemands, Hermann, Becker, Grasberger, sur le même sujet. Nous n'avons pas seulement à le remercier d'avoir élargi le champ des recherches; nous le félicitons encore plus d'avoir innové. Il a rompu avec une tradition fort ancienne et trop en faveur parmi les philologues de nos jours, qui consiste à séparer nettement le domaine littéraire et le domaine archéologique. Nous connaissons des érudits de race, des hellénistes éminents, qui accueillent avec un doux sourire d'incrédulité les révélations des

archéologues sur les détails de la vie grecque. Pour eux, l'antiquité est tout entière dans les textes et nulle part ailleurs ; les œuvres d'art ne seront jamais que des images placées d'une façon plus ou moins ingénieuse à côté des explications tirées des auteurs : elles sont là pour distraire et reposer, plus que pour instruire. La lecture de *l'Éducation athénienne* dissipera, nous l'espérons, ce malentendu. On y verra que de choses nouvelles nous enseignent les monuments, combien de détails mal éclaircis et incomplètement transmis par les écrivains anciens prennent une soudaine lumière au simple rapprochement d'une peinture de vase. M. Girard a autour de lui beaucoup de jeunes gens travailleurs et sérieux ; il exerce aujourd'hui par son enseignement une influence décisive sur ceux qui seront les savants de demain. Je souhaite que son exemple soit salutaire et que ses élèves n'hésitent pas à entrer dans la voie ouverte par lui. Il y a là matière à un renouvellement complet de la littérature érudite.

Le premier chapitre du livre est consacré à l'éducation du petit enfant encore confié aux soins de sa nourrice et de sa mère. L'auteur cite un certain nombre de peintures où l'on voit le poupon essayer ses forces naissantes, se dresser sur ses pieds, tout fier, tournant la tête vers son père qui, près de la mère, contemple ce spectacle avec une sorte de recueillement attendri ; on y voit aussi toutes les formes de berceaux dont on se servait, la façon dont on emmaillotait, dont on berçait. Les deux systèmes qui divisent encore aujourd'hui les théoriciens sont en présence : les Spartiates pratiquaient l'éducation que nous appelons à l'anglaise. Ils ne serraient pas l'enfant dans des maillots, ils l'endurcissaient de bonne heure à supporter le froid, ils le lavaient à l'eau glacée, ils le couvraient peu, même pendant l'hiver. Les Athéniens usaient de procédés plus doux : on leur reprochait d'élever leur progéniture, comme nous dirions, dans du coton. Cependant, à Athènes même, il y avait des *laconomanes*, comme il y a chez nous des *anglomanes*. On disputait aussi beaucoup sur la question de savoir si la mère devait elle-même nourrir son enfant, si l'emploi des nourrices n'était pas un usage souvent immoral et inutile. Les théories de Rousseau ont là des origines dont il ne se doutait probablement pas. On retrouve encore ces théories dans un passage de Platon recommandant d'amuser les petits garçons avec des jouets qui leur apprennent ce qu'ils feront plus tard

d'une façon sérieuse. C'est ainsi que le futur architecte s'appliquera à faire des constructions, que le futur laboureur, avec des outils faits à sa taille, se familiarisera avec les travaux du jardinage, que le futur cavalier montera sur un cheval, etc. Les petits vases dont je parlais tout à l'heure et dont notre musée possède une si intéressante collection, rentrent précisément dans cette catégorie de jouets. Ils sont faits à la taille de l'enfant : ils correspondent aux seaux, aux ménages et aux cuisines de poupées qui font la joie de nos jeunes contemporains. Aussi sont-ce presque toujours des jeux d'enfants qui sont reproduits en peinture sur la panse de ces petites œnochoés ou de ces petits lécythes. C'est une sorte d'album très varié et fort amusant des récréations enfantines. M. Girard en a fait reproduire en gravure un certain nombre dans son ouvrage. Nous y voyons des bambins courir, traînant derrière eux des chariots minuscules à deux roues. Un marmot de trois ans à peine est assis par terre et paraît fort occupé à tasser de la terre autour d'un petit rameau d'arbre qui lui représente sans doute un jardin luxuriant. Un autre moins sage et abandonné à ses instincts gloutons se traîne à quatre pattes vers une table chargée de mets et de friandises, prêt à faire main basse sur la dinette d'un camarade distrait. Des animaux sont souvent mêlés à ces ébats et l'on se doute bien que leur rôle n'est pas toujours agréable. On attelle un toutou accommodant à une petite voiture et l'on se donne par avance les émotions des courses du stade où quelque grand frère a remporté un prix. Faute de cheval, on s'empare d'un innocent canard et on s'efforce de l'enfourcher pour le dresser à l'équitation. Je laisse à penser si l'infortuné volatile se prête à cette plaisanterie de mauvais goût. La tyrannie égoïste de ces petits êtres est indiquée avec beaucoup d'esprit, d'un trait sobre et juste. Il est vrai que les victimes se révoltent parfois, et comme l'enfant est naturellement lâche et peureux, il s'empresse de mettre bas les armes. Un vase nous montre un gamin se sauvant à toutes jambes devant un chien qui le serre de près, les crocs en avant et cherchant à happer le gâteau que le fuyard tient à la main. La voiture aux chèvres, le classique divertissement de nos babys, existait à Athènes, comme nous le constatons sur un autre vase du Louvre. Il serait facile d'énumérer beaucoup de motifs analogues ; nous y reviendrons dans les leçons suivantes. Je me borne à cet aperçu ; il suffit à vous montrer sous quelle forme

vivante et sensible se révèle à nous la vie de l'enfance dans les peintures de vases. Les traits physiques ne sont pas moins bien saisis. Ces membres potelés, ces bourrelets de graisse aux poignets et aux chevilles, cette démarche branlante, ces glissades sur le plancher, ces attitudes de petit animal gracieux dans sa maladresse, tout est rendu avec une finesse d'observation, une légèreté de touche, qui ne sont pas seulement l'œuvre d'artistes consciencieux, mais aussi de pères tendres et heureux.

Nous suivons encore plus loin l'enfant dans sa carrière. Le voilà grand; ses parents le mettent à l'école. Les peintures de vases nous permettent d'assister à tous ses exercices. J'ai déjà étudié l'an dernier un des monuments les plus célèbres en ce genre, qui est signé par le peintre *Douris*. C'est une coupe du musée de Berlin. Nous en retrouverons d'autres dans la seconde moitié du *v^e* siècle. *M. Girard* les a toutes analysées en détail. Grâce à ces peintures nous nous représentons très nettement l'aspect d'une école athénienne, le maître assis sur un fauteuil à dossier, le sous-maître sur un escabeau plus bas, l'élève debout devant eux, correctement drapé dans son manteau, les mains enveloppées, la tête un peu inclinée, dans une attitude de respect et d'attention. On lui montre à tracer des lettres sur une tablette enduite de cire, on lui fait chanter un hymne lyrique qu'il doit apprendre par cœur. Plus loin, c'est au professeur de musique qu'il a affaire; alors il s'assied sur un tabouret, tenant sa lyre assez gauchement, sous l'œil du maître qui le regarde et le conseille, en lui montrant comment il manie lui-même l'instrument. Ailleurs c'est le professeur de flûte qui lui enseigne à gonfler ses joues, à retenir sa respiration, à frapper la cadence avec le pied. Dans ces jolies scènes scolaires, les détails spirituels abondent. Je vous montrerai une amphore du Louvre avec une scène de musique où l'on voit le professeur fort occupé à faire répéter un élève pendant que derrière son dos les autres écoliers s'amuse à d'innocentes farces. Le chat du maître est grimpé sur un escabeau et s'y est installé en seigneur familier du lieu. Un enfant s'approche pour s'asseoir et, trouvant la place prise, il fait toutes sortes de salamales plaisants à l'intrus et lui offre complaisamment sa lyre avec son plectre comme pour l'engager à en jouer à sa place. On peut juger par ces brèves descriptions du degré de familiarité jouée où l'art grec a

pu atteindre. On ne saurait trop le répéter. Malgré les fausses idées répandues sur ce point, rien n'est moins solennel, rien n'est moins pédant et convenu que lui. C'est la vie même avec sa diversité infinie d'incidents sérieux ou comiques.

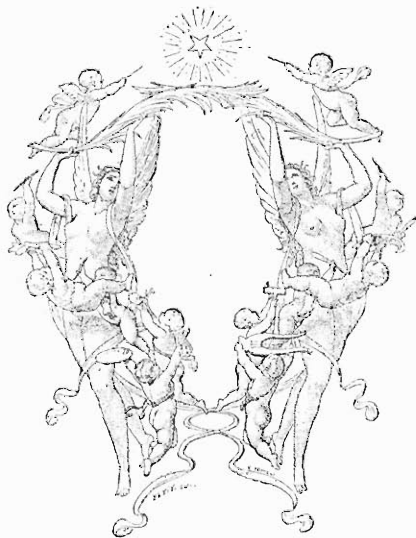
Quand nous aurons étudié ces monuments, nous pourrons aborder une question qui fait l'objet d'un chapitre spécial dans le livre de M. Girard. D'où vient que la musique occupe une place si importante parmi les moyens d'éducation ? Il n'y a pas à s'y tromper. Les peintres n'ont pas voulu faire allusion à des études accessoires, à un enseignement artistique placé à côté des notions littéraires comme un complément à l'usage des gens bien élevés. Les textes des auteurs confirment pleinement sur ce point les documents fournis par la céramique. La musique chez les Grecs n'est pas un art d'agrément ; c'est un moyen d'éducation. Il y a pour eux une musique bonne et une musique mauvaise, non point en ce qui concerne le plaisir des oreilles, mais en ce qui concerne l'hygiène intellectuelle. Le plus paradoxal des critiques modernes oserait-il soutenir que la musique de Wagner ou de Berlioz est morale ou immorale ? Platon pourtant n'a pas hésité à écrire cette définition qui nous semble aujourd'hui bien étrange : « La musique est l'art qui, réglant la voix, va jusqu'à l'âme et lui inspire le goût de la vertu. » Aristote après lui arrive à des conclusions analogues : il rejette la flûte comme un instrument avilissant qui ne sert qu'à exciter les passions. Je crois qu'on étonnerait beaucoup nos musiciens d'orchestre si on leur lisait un peu de Platon et d'Aristote : ils seraient bien surpris d'apprendre qu'ils tiennent entre leurs mains des engins aussi dangereux pour la vertu. Enfin un homme du métier, Damon, renchérissant sur le tout, déclarait qu'on ne pouvait pas changer les règles de l'enseignement musical « sans ébranler l'État ». Il faut bien penser que des personnages tels que Platon et Aristote ne se sont pas amusés à énoncer des théories aussi surprenantes sans avoir quelque raison de le faire. M. Girard a fort bien expliqué la différence profonde qui sépare la musique des anciens de celle que nous connaissons. Chez les Grecs elle est liée d'une façon indissoluble à la poésie religieuse. En somme, c'est surtout une musique de cantiques et d'hymnes que nous devons nous représenter. L'orchestration n'existait pas. On discute même si l'on doit admettre l'existence d'un concert d'instruments

différents, se faisant entendre sans le secours de la voix. Dans ce sens, il est donc parfaitement plausible de dire que la musique, c'est-à-dire les paroles chantées sur une certaine cadence, a le pouvoir de régler l'âme et de l'exciter au bien. L'introduction de la musique dans les messes de la religion moderne n'est pas fondée sur une autre idée que ce pouvoir d'ébranler l'imagination et de la prédisposer à des impressions pieuses. On s'explique ainsi que l'on ait pu proscrire certains instruments, comme trop aigus ou trop gais. On ne joue pas du chapeau chinois ni du triangle dans une église; on pourrait dire dans le sens grec que ce serait immoral.

Je suis obligé de terminer pour ne pas abuser de votre bienveillance. Mais, en finissant, permettez-moi d'attirer encore votre attention sur cette définition de la musique grecque. Vous verrez en y réfléchissant qu'elle est plus profonde et plus vraie qu'elle ne paraît d'abord. Même appliquée à l'art moderne, elle a des dessous où se cache la vérité éternelle entrevue par ces grands penseurs de l'antiquité. C'est que l'art, sous quelque forme qu'il se présente, quand il est sincère et idéal, purifie l'esprit et le préserve des pensées basses. Un sculpteur cherchant la forme dans son marbre, un peintre acharné à saisir un effet de lumière ou un contour harmonieux, un musicien absorbé par les voix chantantes de son inspiration, ne peuvent pas être à ce moment des intelligences vulgaires ni méchantes. Ils sont la meilleure partie de l'humanité et ils la servent : l'art est moralisateur au sens le plus large du mot. Il était réservé au peuple affiné par excellence de considérer cette puissance souveraine sur les âmes comme un moyen d'éducation, de la faire entrer de plain-pied dans la pédagogie, et non point de la reléguer parmi les distractions des beaux esprits. Nous autres modernes, nous avons encore beaucoup à faire et à apprendre des Grecs en ces matières, malgré l'estime où nous tenons nos méthodes pratiques et rationnelles. On devrait écrire en lettres d'or sur nos écoles et sur nos lycées ce mot si juste d'Aristote qu'il n'y a de vraiment utile en ce monde que les sciences réputées inutiles. On ignore trop qu'avant de remplir de connaissances le cerveau d'un enfant, il faut le former et l'assouplir. Le but suprême d'une éducation, ce n'est pas de savoir des faits, c'est de façonner l'intelligence à les bien comprendre. On raconte qu'un élève demanda un jour au grand géomètre Euclide à quoi lui servirait

un théorème dans la vie : le maître prit dans sa bourse une obole et la donna au jeune homme, pour montrer qu'il traitait en esclave et en mendiant une âme aussi servile et aussi incapable de comprendre le désintéressement de la science. L'éducation athénienne, telle que nous la voyons dans les peintures de vases, est l'exemple le plus parfait de l'enseignement entendu de cette façon idéale. Elle vaut la peine qu'on y prête quelque attention et, s'il se peut, qu'on s'en inspire.

E. POTTIER.





JULES CHÉRET

NOTRE temps poursuit chaque jour, dans des expositions générales ou particulières, l'inventaire général de ses richesses en art, mais le moment ne semble pas venu encore pour lui de faire le classement de ses artistes. Cette fin de siècle indiscipliné a vu naître, en effet, tant d'individualités qui échappent aux définitions, que les esprits méthodiques se trouvent embarrassés dans leurs études généralisatrices. Certaines personnalités en dehors des habitudes sont dès à présent fêtées par les uns avec les honneurs que l'on décerne aux maîtres, tandis que leurs ouvrages ne sont accueillis par d'autres qu'avec une certaine réserve. De ce nombre est une catégorie d'artistes qui déconcertent par leur audace, troublent par leur sans-*façon*, inquiètent parfois par leurs accointances avec le commerce et l'industrie, mais séduisent et entraînent par leur verve, leur brio, leur allure bon enfant et peut-être aussi par leur faible souci de la tradition et de la règle. Ce sont ceux que nous pourrions appeler les *Fantaisistes*.

Sont-ils peintres, sont-ils dessinateurs, sont-ils graveurs? On ne peut dire. On les parque difficilement dans une des séries officielles. Ils se servent de tout ce qui leur tombe sous la main, le pinceau, le crayon, la plume, les pâtes de couleur, le crayon lithographique ou la pointe. Né le plus souvent à côté de l'art, leur talent en trouve naturellement le chemin parce qu'il ne l'a pas cherché. Ils n'ont d'autres prétentions que de nous plaire et d'amuser nos yeux sans fatigue, et tant qu'ils n'essaient pas de nous parler d'esthétique, nous les fréquentons volontiers.